

La question de l'érudition historique dans les villes bretonnes sous l'Ancien Régime

Le XVIII^e siècle est marqué par un intérêt croissant des élites provinciales pour leur petite patrie, qui se traduit en particulier par un regain d'intérêt pour l'histoire locale¹. Ainsi en Bretagne, le dernier siècle de l'Ancien Régime voit une augmentation du nombre de travaux ou de projets de travaux historiques sur l'histoire provinciale (cf. tableau en annexe). À vrai dire, ce serait une illusion que de penser que c'est là une absolue nouveauté. En effet, au XVI^e et jusqu'au début du XVII^e siècle, sur la lancée de l'époque ducal, il y eut un cycle d'interrogation du passé correspondant, comme ailleurs, au défi posé aux élites par l'intégration au royaume². Conformément à une inflexion qui concerne tout le royaume, cette dynamique s'épuise progressivement au XVIII^e siècle, peut-être parce que les élites bretonnes étaient alors attirées par d'autres enjeux, spirituels en particulier, mais aussi sans doute parce que, en ces temps d'apogée de la collaboration avec un pouvoir royal encore peu pesant³, l'interrogation du passé collectif était moins nécessaire. Un nouveau cycle s'amorce autour de 1680-1700 et se poursuit jusqu'à la Révolution, non sans lien sans doute avec l'impulsion donnée par les mauristes, mais aussi avec l'approfondissement de l'intégration au royaume à partir de la fin du XVII^e siècle qui conduit à nouveau les élites à regarder leur passé, les origines de la Bretagne en particulier, car de ce

¹ ROCHE, Daniel, *Les républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, 1988, p. 172-204 ; GRELL, Chantal, *L'histoire entre érudition et philosophie. Étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, 1993, p. 231-236 ; GUILLET, François, *Naissance de la Normandie. Genèse et épanouissement d'une image régionale, 1750-1850*, Caen, 2000, p. 185-229. Cet attrait pour le local est d'ailleurs un phénomène général en Europe (voir par exemple : POMIAN, Krzysztof, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1987).

² YARDENI, Myriam, «Histoires de villes, histoires de province et naissance d'une identité française au XVI^e siècle», *Journal des savants*, 1993, p. 111-134.

³ COLLINS, James B., *La Bretagne dans l'État royal*, Rennes, 2006 (traduction française de *Classes, order and classes in early modern Brittany*, Cambridge, 1994).

passé dépend le sens à donner à l'édit de 1532, clef de voûte de la vie politique provinciale jusqu'à la Révolution.

Il n'est pas question de revenir ici en détail sur les tenants et aboutissants de cet intérêt pour le passé provincial, mais, plus simplement, pour l'heure en tous cas, de tenter de voir si cette relative vitalité a pu avoir un impact au niveau des érudits locaux, en particulier ceux des villes⁴. En effet, les travaux de Claire Dolan montrent que, en France, le XVIII^e siècle voit une augmentation sensible du nombre de travaux d'érudition urbaine⁵. Or, comme à rebours de cette évolution générale, des travaux récents sont venus rappeler que certaines villes bretonnes importantes, en l'occurrence Saint-Malo et Rennes, avaient dû attendre le XIX^e siècle pour voir des historiens en faire, ou au moins en publier l'histoire⁶. En partant d'une présentation sommaire de l'érudition urbaine dans les villes de France au XVIII^e siècle, envisagée comme révélateur de l'activité intellectuelle provinciale, il s'agit, après d'autres⁷, d'attirer l'attention sur une littérature qui peut aussi aider à saisir certains éléments de la culture politique des élites urbaines bretonnes.

Le «désert culturel breton» confirmé ?

Un paysage familier

Un catalogue établi par un bibliographe du XIX^e siècle et deux autres dressés par des érudits du XVIII^e siècle peuvent aider à saisir le

⁴ Sachant que l'érudition rurale, paroissiale, est encore très timide avant la Révolution, même si un frémissement est ici ou là perceptible (cf. par exemple le cas de Spézet étudié par Georges PROVOST, «Qu'est-ce qu'un recteur moderne dans la Bretagne de la fin du XVIII^e siècle ?», dans PITOU, Frédérique, dir., *Élites et notables de l'Ouest, XVI^e-XX^e siècles. Entre conservatisme et modernité*, Rennes, 2003, p. 123-138).

⁵ DOLAN, Claire, «L'identité urbaine et les histoires locales publiées du XVI^e au XVIII^e siècle en France», *Annales canadiennes d'histoire*, t. XXVII, 1992, p. 277-298.

⁶ LESPAGNOL, André, «Saint-Malo "cité corsaire"», dans ROUDAUT, Fanch, dir., *La ville maritime. Temps, espace et représentations*, Brest, 1996, p. 39-46 ; AUBERT, Gauthier, «Une ville sans histoire au XVIII^e siècle : Rennes», dans CROIX, Alain, LESPAGNOL, André, PROVOST, Georges, dir., *Église, Éducation, Lumières... Histoires culturelles de la France (1500-1830). En l'honneur de Jean Quéniart*, Rennes, PUR, 1999, p. 263-269.

⁷ Voir en particulier : MEYER, Jean, «Les difficultés de l'histoire bretonne au XVIII^e siècle», dans MORICE, dom Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, Paris, 1974, p. III-XVI ; RIO, Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne. Aux origines de la celtomanie*, Rennes, 2000 ; TONNERRE, Noël-Yves, dir., *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle*, Rennes, 2001 ; pour une approche plus locale, à noter parmi les travaux récents ceux d'André-Yves BOURGÈS, «Deux historiens trégorois au XVII^e siècle : Yves Arrel et Guy Le Borgne», *Trégor, mémoire vivante*, 1992, n° 2, p. 43-54 et n° 3, p. 40-52.

paysage de l'érudition urbaine à l'époque moderne. Le premier est le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* de Jean-Charles Brunet (1780-1867), dont la dernière édition, en 1865, est la plus complète⁸. Le second est la *Méthode pour étudier l'histoire* de l'abbé Lenglet du Fresnoy (1674-1755), qui date de 1729⁹. Le troisième enfin est la réédition de la *Bibliothèque historique de la France* du père Lelong, augmentée par les soins du conseiller au parlement de Dijon Fevret de Fontette (1710-1772) et achevée par l'homme de lettres parisien Barbeau de la Bruyère (1710-1781), publiée entre 1768 et 1778¹⁰. D'une certaine façon, ces deux derniers catalogues encadrent le XVIII^e siècle. Tous trois offrent suffisamment de données pour permettre d'établir une cartographie qui, bien que forcément imparfaite, n'en est pas moins révélatrice¹¹.

⁸ Paris, Didot, t. VI, «Tables méthodiques», p. 1319-1399 : «Histoires particulières des provinces et villes de France».

⁹ Le tome IV contient, pages 172 à 255, une liste des histoires locales. Un sondage complémentaire a été effectué dans la réédition de 1735-1741 du même ouvrage (Paris, 12 vol.), qui comporte un supplément en deux volumes, ainsi que dans la réédition de 1772, augmentée par les soins du bibliothécaire des avocats parisiens, Drouet (Paris, 15 vol.).

¹⁰ *Bibliothèque historique de la France contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits, qui traitent de l'histoire de ce royaume, ou qui y ont rapport ; avec des notes critiques et historiques, par feu Jacques Lelong, prêtre de l'Oratoire, bibliothécaire de la Maison de Paris*, nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée par feu Monsieur Fevret de Fontette, Paris, 1768-1778, achevée en 1778 par J.-L. Barbeau de la Bruyère, 5 vol. Les références relatives à l'histoire «ecclésiastique» des villes se trouvent dans le tome I (p. 327-361 : «Histoire ecclésiastique des villes et provinces de France» et p. 539-687 : «Histoire des églises métropolitaines de France avec leurs suffragants» ; à compléter par les listes du supplément, t. IV, p. 270-283 et p. 308-329 ; n'ont pas été retenues ici les vies de saints et d'évêques) ; les références relatives à l'«Histoire civile des provinces et des villes de France» sont aux tomes III (p. 311-613) et IV (supplément, p. 477-504).

¹¹ Car aucun de ces auteurs n'a tout vu, c'est évident, sauf peut-être Fevret dans sa Bourgogne natale, comme il le laisse entendre dans sa préface, ce qui explique la densité bourguignonne sur les cartes construites à partir de sa *Bibliothèque*. Dans l'ensemble, le paysage ainsi dessiné est d'autant plus grossier qu'il met sur le même plan la grosse et belle histoire et le petit imprimé. Il importe de noter qu'ont été exclus les rééditions, les ouvrages de nature juridique ainsi que ceux qui relevaient de l'histoire immédiate (par exemple les récits d'entrées). Il importe également de souligner ici que l'ambition qui anime Lenglet et Fevret diffère de celle de Brunet : ce dernier, dans une logique essentiellement bibliophilique, entreprend de recenser des livres, tandis que ses deux devanciers eux, voulaient mettre à la disposition des savants de leur temps le plus grand nombre de matériaux possibles. Ainsi leurs catalogues ne recensent pas que des livres, mais aussi des articles, des mémoires académiques, des extraits d'ouvrages et, dans le cas de Fevret, même des productions historiques encore manuscrites à son époque.

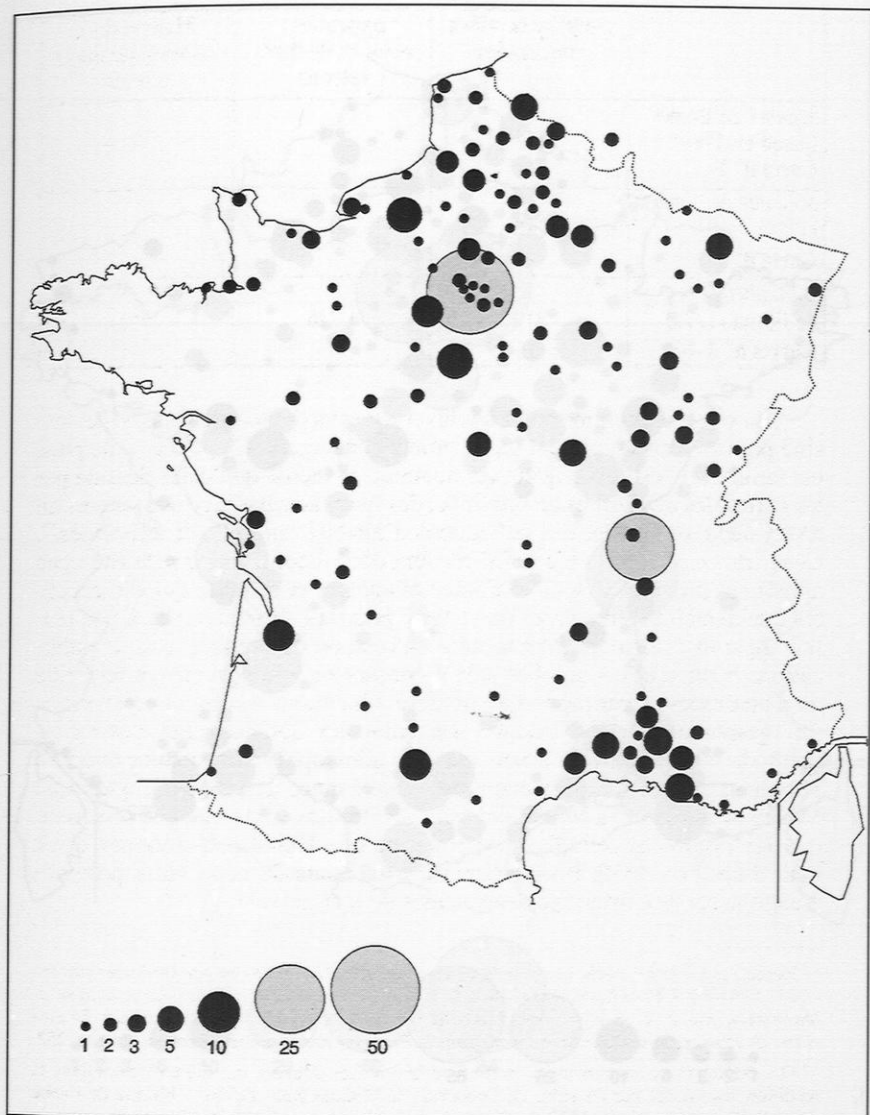
	Nombre de villes concernées	Imprimés : nombre de titres retenus	Manuscrits : nombre de titres retenus
<i>Manuel</i> de Brunet (jusqu'en 1788) Carte n° 1	135	338	-
<i>Méthode</i> de Lenglet (1729) Carte n° 2	110	350	-
<i>Bibliothèque</i> de Fevret (1778) Cartes n° 3-4-5	310	1 226	465

En effet, le premier point à relever est sans doute que le paysage dessiné par ces trois corpus est globalement convergent. Ce paysage, de plus, est familier. C'est, avec quelques nuances, le même que celui dessiné par les cartes des académies de province, des lieux de naissance des auteurs au XVIII^e siècle ou encore des collections d'histoire naturelle et artistiques¹². Ces cartes de l'érudition urbaine tendent donc à confirmer que la Bretagne appartient pleinement à cette France atlantique et centrale qui est, exceptés quelques îlots, une vaste basse terre pour la culture savante. Cette réalité apparaît également avec la mise en relation du nombre total de publications historiques – qu'elles soient consacrées à la province, à une ville ou à un diocèse – par rapport au nombre d'habitants à la fin du XVIII^e siècle (cf. graphique n° 1)¹³. Malgré son caractère quelque peu grossier, la méthode utilisée renvoie à nouveau à la géographie bien connue évoquée plus haut, qui met en évidence une vaste France peu savante, qui va du Massif armoricain au Massif central. Les Bretons sont aussi peu historiens que les Poitevins, semblant confirmer ce que Dubuisson-Aubenay disait déjà d'eux, en 1636, à savoir que les habitants de cette vaste province étaient assez peu informés des vestiges de leur passé¹⁴.

¹² ROCHE, Daniel, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris-La Haye, 1978, t. II, p. 477 ; JULIA, Dominique, dir., *Atlas de la révolution française, 2 : L'enseignement, 1760-1815*, Paris, 1987, p. 13 ; AUBERT, Gauthier, *Le président de Robien, gentilhomme et savant dans la Bretagne des Lumières*, Rennes, 2001, p. 252.

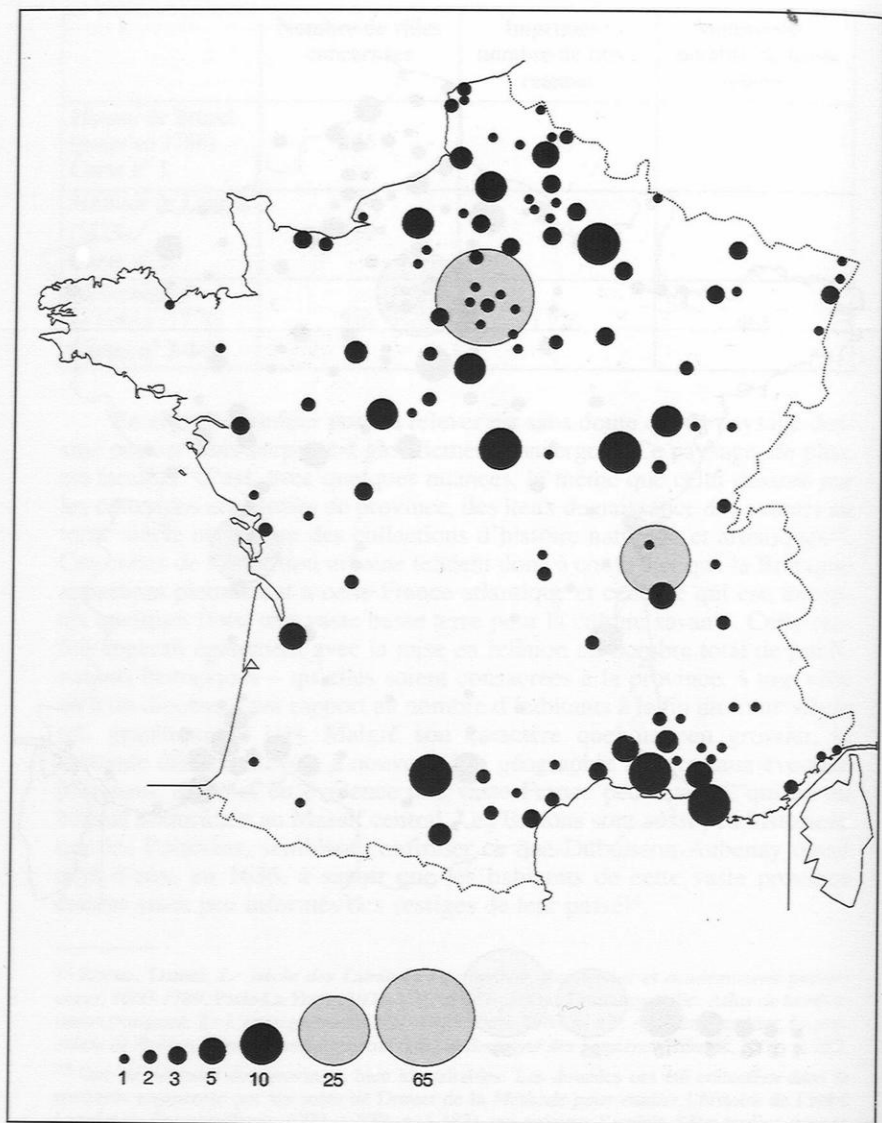
¹³ Ont été retenues des provinces bien identifiables. Les données ont été collectées dans la réédition augmentée par les soins de Drouet de la *Méthode pour étudier l'histoire* de l'abbé Lenglet du Fresnoy (Paris, 1772, t. XIII, p. 1-187), qui présente l'intérêt d'être tardive dans le siècle et de moins dépendre des sources bourguignonnes que la *Bibliothèque* de Fevret et Barbeau. Les chiffres de population sont tirés de DUPAQUIER, Jean, dir., *Histoire de la population française, 2/De la Renaissance à 1789*, Paris, 1988, p. 76 et de BÉLY, Lucien, dir., *Dictionnaire de la France d'Ancien Régime*, Paris, 1996, p. 114, 170, 720 (pour l'Auvergne, la Bourgogne et le Languedoc).

¹⁴ BAUDOT, François-Nicolas, dit DUBUISSON-AUBENAY, *Itinéraire de Bretagne en 1636*, rééd. sous la direction d'Alain CROIX, Rennes, à paraître en 2006.



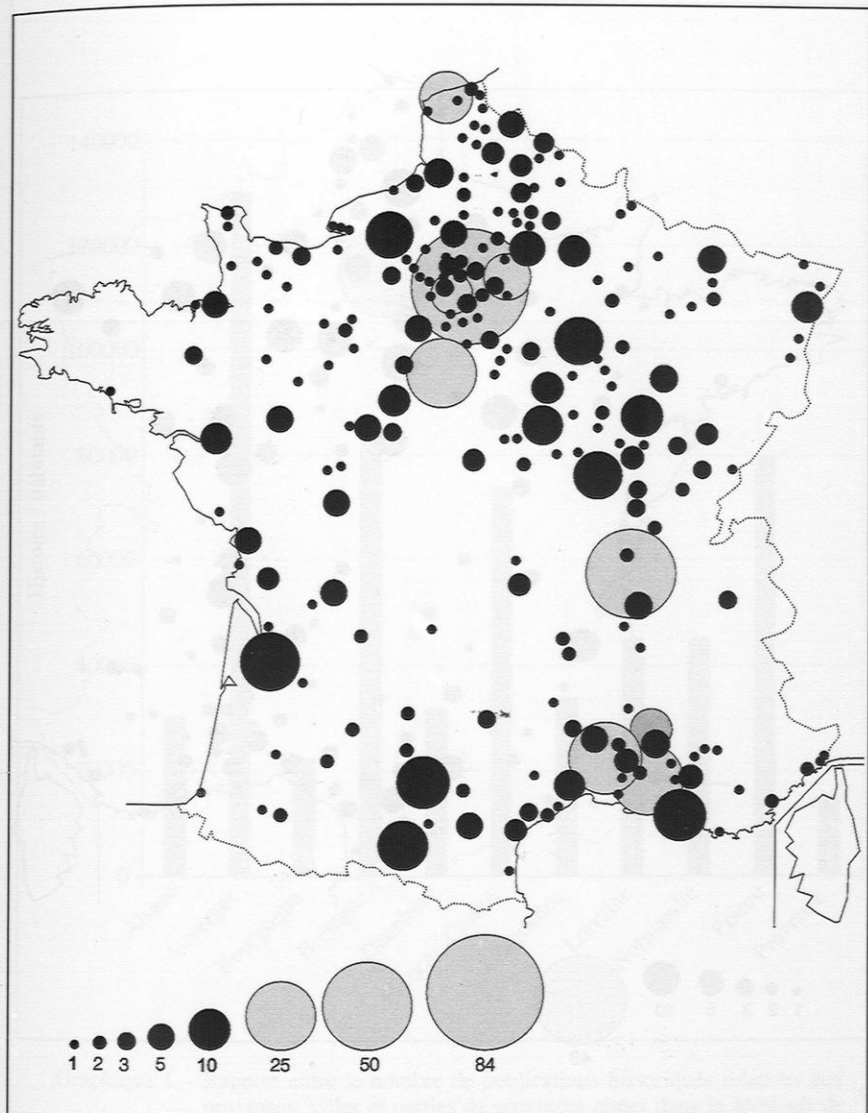
Carte 1. – Les histoires de villes à partir du *Manuel* de Brunet
(XVI^e-XVIII^e siècles).

Conception G. Aubert, réalisation R. Neveu, CRHISCO.



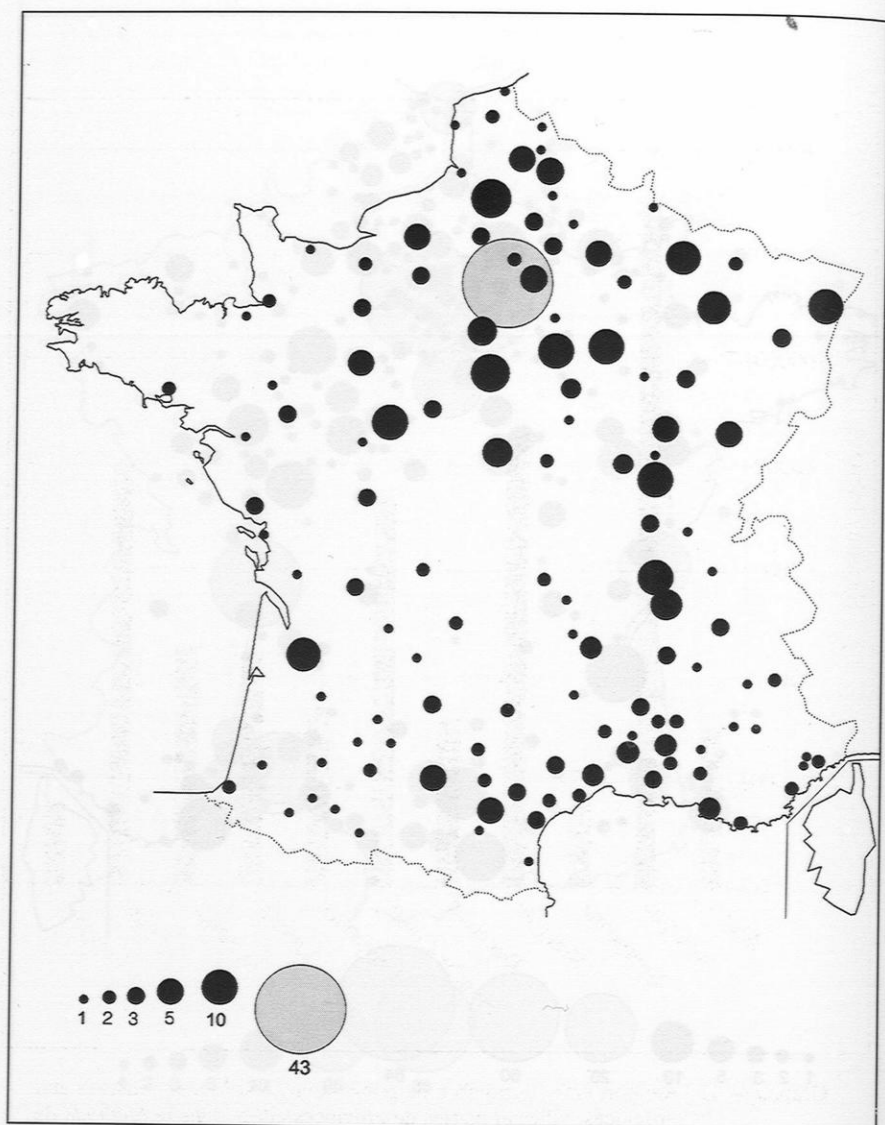
Carte 2. – Les publications relatives à l'histoire des villes
d'après la *Méthode* de Lenglet du Fresnoy (1729).

Conception G. Aubert, réalisation R. Neveu, CRHISCO.



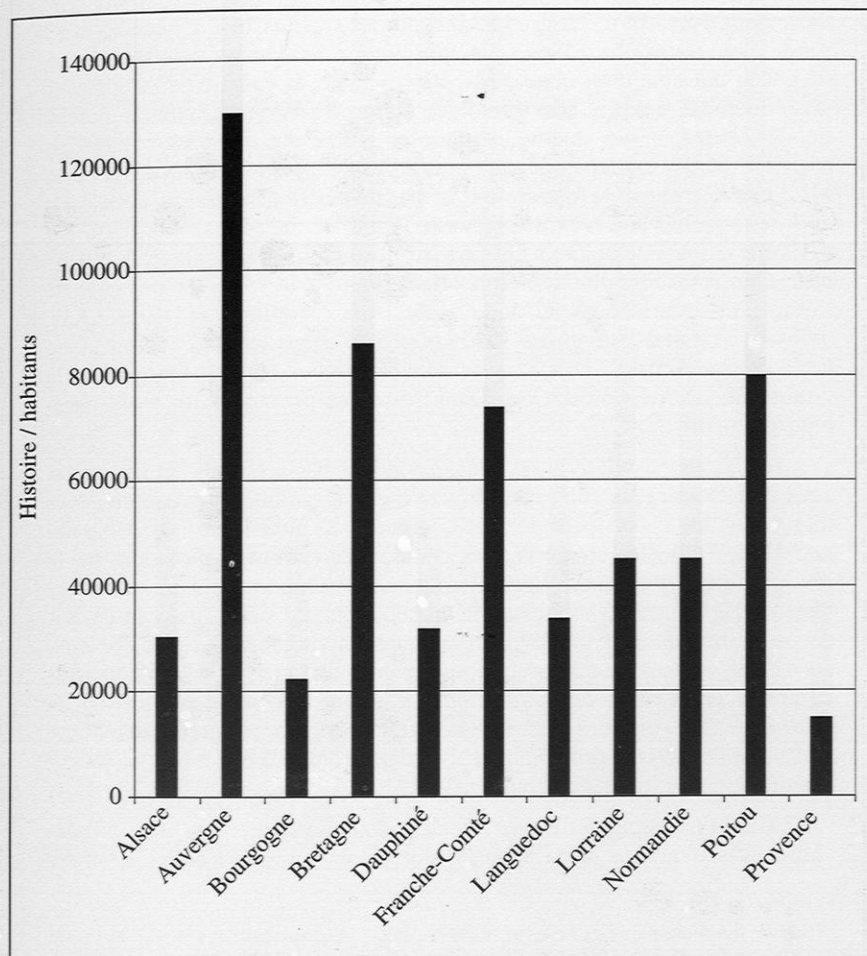
Carte 3. – Les publications relatives à l'histoire civile des villes
d'après la *Bibliothèque historique* de Fevret Fontette
(1768-1778).

Conception G. Aubert, réalisation R. Neveu, CRHISCO.



Carte 4. – Les publications relatives à l'histoire religieuse des villes
d'après la *Bibliothèque de Fevret Fontette*
(1768-1778).

Conception G. Aubert, réalisation R. Neveu, CRHISCO.



Graphique 1. — Rapport entre le nombre de publications historiques relatives aux provinces, villes et parties de provinces citées dans la *Méthode de Lenglet* (1772), et le nombre d'habitants vers 1780.

Ce paysage est le résultat d'une conjonction de facteurs plus ou moins interdépendants. Il est ainsi probable qu'il ait quelque chose à voir avec les taux de signature au mariage, mais ceci n'est toutefois que partiellement opératoire. La grande densité des travaux historiques au nord d'une ligne Saint-Malo-Genève s'explique probablement en effet en partie par le fait que, dans cette partie du royaume, la culture écrite est plus profondément ancrée, contribuant à élargir le vivier d'auteurs potentiels¹⁵. Toutefois, sans même évoquer les problèmes que pose cet indicateur¹⁶, il paraît évident que ce paramètre n'explique pas tout. Ainsi le Midi méditerranéen se signale-t-il ici par de belles densités qu'il est malaisé de rattacher aux taux de signature. En revanche, dans cette partie du royaume existe une ancienne et forte tradition lettrée chez les élites, doublée d'un traditionnellement fort attachement à la ville. Le paysage de l'érudition urbaine renvoie donc à plusieurs facteurs d'ordre culturels, qui ne jouent sans doute pas tous le même rôle partout, soit l'importance de la culture écrite, l'attachement patriotique des élites à leur cité et la vitalité de la tradition lettrée. Dans certaines provinces les trois paramètres se cumulent.

Les facteurs culturels ne sont cependant pas les seuls en jeu. C'est ainsi que Dominique Julia rattache cette cartographie au niveau de développement tel qu'on peut le saisir, grâce à la statistique, au début du XIX^e siècle¹⁷. Or, la France la plus développée est aussi, globalement, la plus urbaine. Les cartes de l'érudition urbaine se superposent en effet assez bien à celle des taux d'urbanisation du début du XIX^e siècle, qui met en évidence, comme la carte du développement économique, des zones fortes au nord d'une ligne Avranches-Mulhouse, autour de Lyon, dans le Midi méditerranéen, et, de manière plus secondaire, le long des axes constitués par la Garonne et la Loire. Les cartes de l'érudition urbaine résultent ainsi d'une multitude de facteurs qui s'entrecroisent et s'additionnent, et qui ne jouent pas forcément le même rôle partout¹⁸.

Ainsi, la Bretagne du XVII^e siècle est économiquement dynamique, mais ses élites sont certainement alors, par rapport à celles d'autres

¹⁵ Sur ces questions : voir les mises au point de Jean QUÉNIART dans *Les Français et l'écrit, XIII-XIX siècles*, Paris, 1998 et *La Bretagne au XVIII^e siècle (1675-1789)*, Rennes, 2004, p. 532-545.

¹⁶ Voir en particulier ROUDAUT, Fanch, «La difficile approche de l'alphabétisation de la Basse-Bretagne avant la Révolution», dans *La France d'Ancien Régime. Études réunies en l'honneur de Pierre Goubert*, Toulouse, 1984, t. II, p. 639-648.

¹⁷ JULIA, Dominique, *Atlas*, op. cit.

¹⁸ Le même constat a été dressé dans le Languedoc par Henri MICHEL, «Les histoires urbaines languedociennes à l'époque moderne», dans *Société, politique, culture en Méditerranée occidentale, XVI-XVIII siècles. Mélanges en l'honneur du professeur Anne Blanchard*, Montpellier, 1993, p. 199-234.

provinces, moins attirées par la vie intellectuelle¹⁹. Au XVIII^e siècle, la Bretagne, relativement peu urbanisée, peu développée, peu alphabétisée, avec des élites peu intégrées aux réseaux savants et à la tradition savante moins ancienne qu'ailleurs, loin des routes du Grand tour, loin de l'Italie, cumule donc les handicaps. À cela, il faut sans doute ajouter un possible «déficit de culture urbaine» dont cette faible érudition serait sans doute un des meilleurs révélateurs, tant il est vrai que les historiens qui écrivent l'histoire de leur cité le font, de leur propre aveu, afin de contribuer au renom de cette dernière²⁰. Il y a là peut-être la marque d'une particularité bretonne. En effet, alors que les autres grands pays d'États, ainsi que la Normandie, se caractérisent par une forte érudition à la fois provinciale et urbaine, la Bretagne s'éloigne de ce modèle, se caractérisant par une érudition provinciale forte – la plus forte du royaume peut-être – mais à peu près limitée à cela, comme si l'horizon provincial constituait bien l'horizon premier, et presque unique, des élites bretonnes sans passer par les villes ou même les diocèses (graphique n° 2)²¹.

À travers ces cartes, le «désert culturel breton»²² se trouve donc en quelque sorte confirmé, même s'il importe de souligner qu'il n'y a pas d'exception bretonne, l'ancien duché participant d'un ensemble géographique plus vaste.

Un «désert» érudit breton à nuancer ?

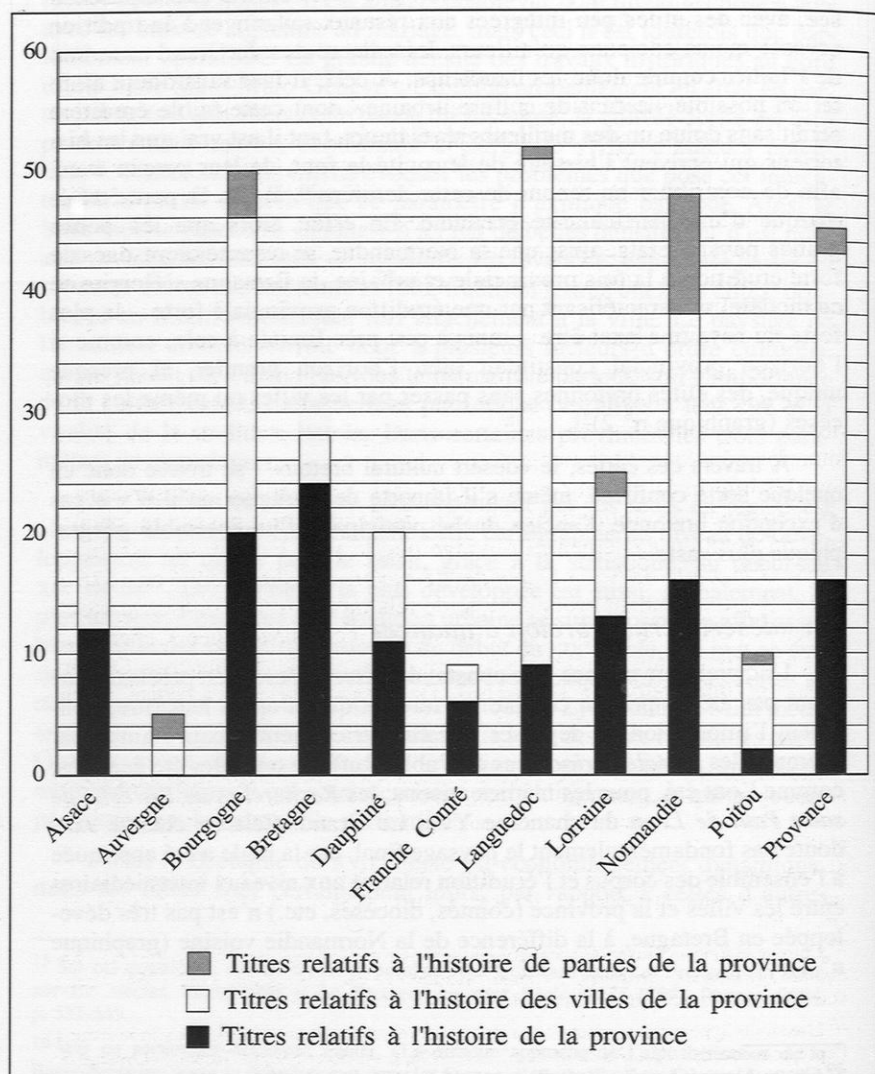
Une première nuance à ce constat doit être apportée en précisant que n'ont pas été ici pris en compte les travaux qui, d'après leur titre, donnaient l'impression de dépasser le cadre strictement urbain : ainsi, par exemple, les *Annales briochines* de l'abbé Ruffelet ont-elles été écartées, comme l'ont été, pour les mêmes raisons, les *Recherches de l'évêché de saint Paul de Léon* du chanoine Yves Le Grand. Cela ne change sans doute pas fondamentalement le paysage final, car la règle a été appliquée à l'ensemble des corpus et l'érudition relative aux niveaux intermédiaires entre les villes et la province (comtés, diocèses, etc.) n'est pas très développée en Bretagne, à la différence de la Normandie voisine (graphique n° 2).

¹⁹ CROIX, Alain, *L'âge d'or de la Bretagne, 1532-1675*, Rennes, 1993, p. 449 et suivantes.

²⁰ MICHEL, Henri, *art. cit.*

²¹ Cf. ci-dessus note 13.

²² Expression que l'on doit, sauf erreur, à Jacques GURY, qui indiquait là plus la perception qu'avaient les Parisiens de la situation bretonne que la situation réelle (dans LE GALLO, Yves, BALCOU, Jean, dir., *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris, 1987, t. I, p. 392).



Graphique 2. – Publications d'après la *Méthode pour étudier l'histoire* de Lenglet du Fresnoy, édition de 1772.

Une autre nuance, sans doute plus importante, doit être apportée en rappelant que les deux principaux sites archéologiques bretons se situent à la campagne, et échappent donc à notre enquête. Il s'agit d'une part de Corseul, qui suscite plusieurs travaux dès le début du XVIII^e siècle et, au sud de la province, des abords du Morbihan, où l'interrogation sur le passage de César se double désormais de celle sur les mégalithes²³. Le caractère rural des principaux sites archéologiques bretons – notons que c'est aussi à cette époque que le Yaudet et Lanleff commencent à être vus avec intérêt²⁴ – doit être pris en compte dans la mesure où la situation est en partie différente dans le Midi, où la cartographie des antiquités alors connues épouse relativement bien la géographie urbaine²⁵, et que la présence de vestiges de l'Antiquité ne peut que stimuler les esprits²⁶. Enfin, signalons une curiosité rurale : les travaux publiés dans les années 1620 par Pierre Porcher au sujet de la paroisse de Maxent, qui n'ont pas été pris en compte ici²⁷.

Une autre réserve peut être formulée, qui renvoie à la réalisation même de ces catalogues. Celui de Lenglet, élaboré dans les années 1720, donne sans doute, bon an, mal an, une image acceptable de la médiocre situation héritée du XVII^e siècle. Certes, Lenglet n'a pas eu connaissance de tous les imprimés. À Rennes, il ignore ainsi – comme tous ses suivants –, les bien modestes *Antiquitez de la ville de Rennes* (huit pages) qui paraissent en 1688 et, également, l'ouvrage que le père Fautrel a consacré en 1658 à l'*Histoire de Notre Dame des Miracles*, pourtant réédité en 1676 et 1719. Il est cependant probable que de tels oublis se rencontrent partout, et rien ne permet de penser que la Bretagne a été désavantagée. Cependant, il faut souligner que Lenglet n'a pas pris en compte les manuscrits. Or, lors de son périple breton, en 1636-1637, Dubuisson-Aubenay a croisé, ici ou

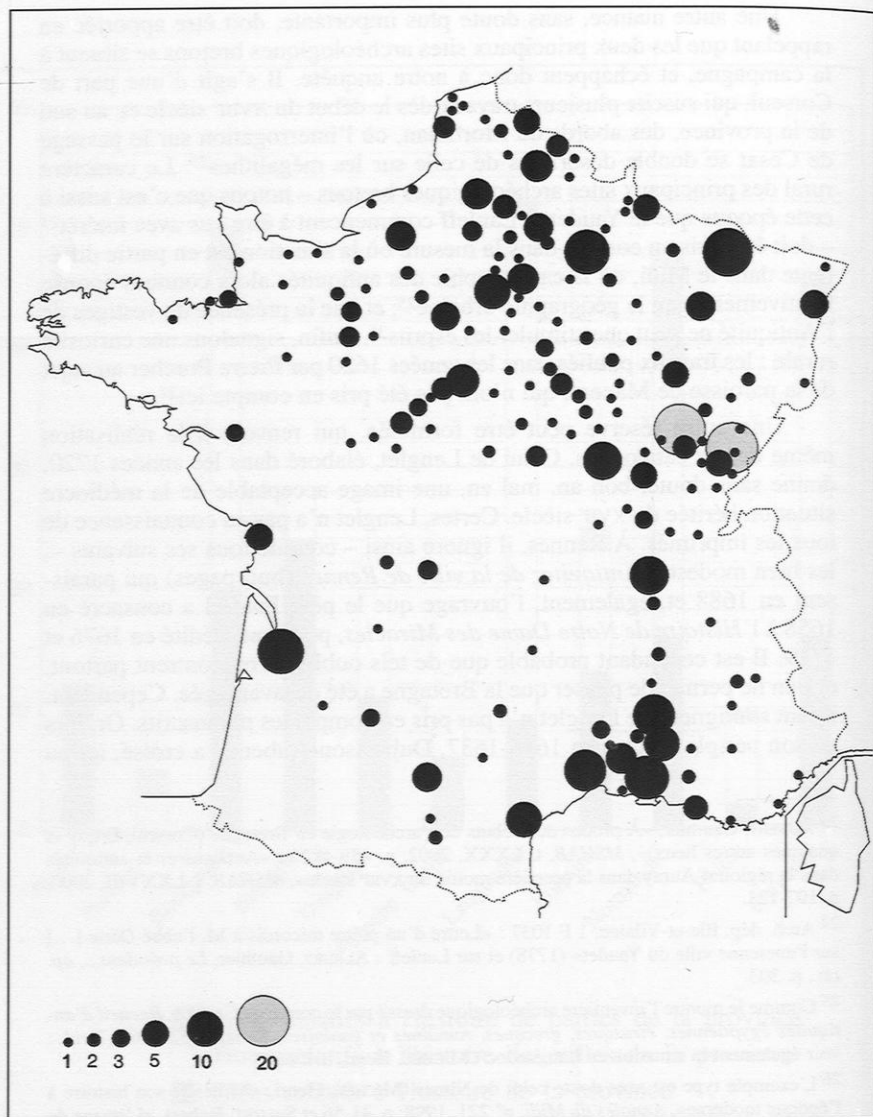
²³ AUBERT, Gauthier, «À propos des débuts de l'archéologie en Bretagne (Corseul, Erquy et quelques autres lieux)», *MSHAB*, t. LXXX, 2002, p. 459-482 et «Antiquaires et antiquités dans la région d'Auray dans la première moitié du XVIII^e siècle», *MSHAB*, t. LXXVIII, 2000, p. 107-121.

²⁴ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 1037 : «Lettre d'un prêtre trécorois à M. l'abbé Déric [...] sur l'ancienne ville du Yaudet» (1778) et sur Lanleff : AUBERT, Gauthier, *Le président...*, *op. cit.*, p. 303.

²⁵ Comme le montre l'inventaire archéologique dressé par le comte de CAYLUS, *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*, Paris, 1752-1764, 7 vol. ; voir également la situation en Languedoc : MICHEL, Henri, *art. cit.*

²⁶ L'exemple type est sans doute celui de Nîmes (MICHEL, Henri, «Nîmes et son histoire à l'époque moderne», *Annales du Midi*, n° 221, 1998, p. 41-56 et SAUZET, Robert, «L'image de Nîmes antique dans l'historiographie et la mémoire collective locale aux XVII^e et XVIII^e siècles», dans PETITFRÈRE, Claude, dir., *Images et imaginaires de la ville à l'époque moderne*, Tours, 1998, p. 49-61). Plus au nord, la forte érudition à Autun s'explique aussi en particulier par l'importance des vestiges antiques.

²⁷ Soit *La fondation de Notre-Dame de Toutes Aides* (1628) et surtout *La fondation et dotation de l'église de Maxent, diocèse de Saint-Malo, par Salomon III roi de Bretagne, en 869* (1622).



Carte 5. – Les travaux manuscrits relatifs à l'histoire des villes
d'après la *Bibliothèque historique* de Fevret Fontette
(1768-1778).

Conception G. Aubert, réalisation R. Neveu, CRHISCO.

là, des érudits locaux qui ne semblaient pas forcément soucieux de publier leurs travaux, ou qui ne sont pas parvenus à le faire²⁸. L'analyse de la situation rennaise au début du XVIII^e siècle conduit à la même idée de l'existence de toute une littérature historique restée manuscrite. Outre les travaux de l'archiviste municipal Languedoc sur l'histoire de la communauté de ville et sur sa paroisse²⁹, un bénédictin de Saint-Melaine (dom Morice ?) rédige, vers 1724, une histoire de cette illustre abbaye³⁰ et, à peu près au même moment, un jésuite réalise une étude sur la fondation du collège de la ville³¹. Ainsi, au moment même où Lenglet publie sa *Méthode*, il existe à Rennes des travaux historiques mais, ceux-ci étant manuscrits, il n'en fait pas état. L'inventaire des travaux manuscrits dressés quelques années plus tard par Fevret et Barbeau montre cependant que, là encore, une production érudite non publiée existait ailleurs (carte n° 5).

La quasi-complète absence de manuscrits bretons mentionnés dans la *Bibliothèque* (carte n° 5) mérite qu'on s'interroge et qu'on revienne sur la méthode mise en œuvre par Fevret et Barbeau. Ainsi, quand le premier se lance dans la réalisation de son ouvrage, il s'adresse aux académies – il n'y en a pas en Bretagne – et cherche un peu partout des correspondants, mais n'en a visiblement pas trouvé dans cette partie du royaume³². Ceci est évidemment une double indication de la faiblesse de l'érudition bretonne ou, au moins, de la médiocre intégration des historiens locaux dans les réseaux savants. La suite n'est pas plus glorieuse. Fevret obtient le soutien actif du gouvernement : Laverdy, note-t-il, «animé par son goût naturel pour les lettres, et par amour du bien public [...] a fait passer ses ordres à Messieurs les Intendants des provinces, avec un mémoire détaillé, pour faire faire les recherches nécessaires chacun dans son département»³³. En Bretagne, l'intendance fit son travail, un dossier conservé aux Archives d'Ille-et-Vilaine

²⁸ BAUDOT, François-Nicolas, dit DUBUISSON-AUBENAY, *op. cit.* ; voir également sur les érudits vannetais et quimpérois l'étude de l'abbé Amédée BOURDEAUT, «Le père du Paz et l'histoire généalogique de Bretagne», *MSHAB*, t. II, 1921, p. 125-148.

²⁹ AUBERT, Gauthier, «Gilles de Languedoc (1640-1731), bourgeois de Rennes, greffier de la Communauté de ville et son *Recueil historique*», *BMSAIV*, t. CII, 1999, p. 225-246 ; PARFOURU, Paul, «Inventaire des archives de la paroisse Saint-Sauveur de Rennes, par Gilles de Languedoc, 1720», *BMSAIV*, t. XXVIII, 1899, p. 205-289.

³⁰ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 294 : *Mémoire pour servir à l'histoire de l'abbaye de Saint Melaine*.

³¹ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 289 : *Histoire de la fondation du collège de la Compagnie de Jésus à Rennes* (1730).

³² *Bibliothèque*, *op. cit.*, t. I, p. VII-VIII. En province, Fevret a trouvé des correspondants à Strasbourg, Rouen, Nîmes, Besançon, Orléans, Reims, Bordeaux, Cambrai, La Rochelle et en Limousin. Pour la constitution du *Supplément* (t. IV, p. 379), Barbeau de la Bruyère a trouvé de l'aide auprès des correspondants à Soissons, Paris, Meaux, dans le Chartrain, à La Rochelle, Besançon, Nîmes, en Limousin et, à nouveau, dans le Soissonais.

³³ *Ibidem*, t. I, p. VII-VIII.

en témoigne³⁴. Les subdélégués reçurent les instructions, mais ne subsistent les réponses que de quatre d'entre eux³⁵. Hasard de la documentation ? Pas seulement sans doute, tant il est vrai que cet échec fait écho à celui, relativement comparable, qu'essuya, en 1737, le président de Robien lorsqu'il lança son enquête historico-naturaliste³⁶. Il est de plus remarquable de relever que les subdélégués de Lamballe – où l'existence d'un manuscrit est pourtant avérée³⁷ –, Quimperlé et Vitré répondent, certes, mais pour dire qu'il n'y a rien à tirer de leur côté, ce dernier précisant même, lucide, que «nos scavans ne le sont point assez pour s'occuper de pareilles recherches». Le bilan de l'enquête est dressé en juin 1765 par l'intendant lui-même qui écrit au contrôleur général qu'aucun subdélégué breton n'a fait la moindre découverte, à l'exception de celui de Nantes, qui remit deux mémoires. Au niveau supérieur, l'échec breton est confirmé par les suites éditoriales de l'enquête Laverdy. En effet, comme le note Fevret dans sa *Préface*, les notices les plus intéressantes alors recueillies ont été rassemblées et publiées en 1766 dans les *Nouvelles recherches sur la France*. Si Laval ou Sainte-Menehould ont droit à un point sur la carte dressée à partir de l'ouvrage de Fevret, c'est à cette enquête et à ses suites qu'elles le doivent. Mais la dite enquête ne changea rien pour la Bretagne, puisqu'aucune des quarante notices rassemblées ne vint d'un érudit breton.

Aussi, à première vue, tout tend à montrer que la *Bibliothèque* de Fevret et Barbeau est, en raison de la masse des informations recueillies grâce à l'aide de l'État, un bon indicateur. Or, il est extrêmement surprenant de constater l'absence de manuscrits Rennais dans la *Bibliothèque*. Que le paysage intellectuel de petites cités bretonnes soit peu foisonnant n'étonne en réalité personne, mais que Rennes soit à la même enseigne ne peut qu'intriguer, d'autant que c'est dans cette ville même que siège l'intendance. Il est certes possible que le décès de l'intendant Le Bret en mai 1765 ait nuit au suivi d'un dossier qui n'était sans doute pas prioritaire. En effet, c'est justement dans les premiers mois de 1765 que se noue l'Affaire de Bretagne, qui voit en particulier la convocation du parlement à Versailles en mars et la démission de la majorité des magistrats en mai. C'est là le début d'une lutte de presque dix ans qui occupa fort les esprits en Bretagne en général et à Rennes en particulier, dix ans qui correspondent à peu près à l'achèvement du travail de réédition de la *Bibliothèque* du père Lelong par Fevret et Barbeau. Durant cette période, selon plusieurs témoignages, la vie intellectuelle s'est comme arrêtée, et l'action politique

³⁴ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 1318, 1^{re} liasse.

³⁵ Soit ceux de Nantes, Lamballe, Quimperlé et Vitré.

³⁶ AUBERT, Gauthier, *Le président...*, op. cit., p. 271-272.

³⁷ Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, Ms 146 : *Histoire abrégée de Penthièvre et de Lamballe* (1697).

semble être devenue prioritaire pour ceux qui ne s'étaient pas retirés dédaigneusement sur leurs terres. On sait ainsi que la Société d'agriculture, la chambre de lecture ou encore la première loge maçonnique eurent alors leur existence fortement perturbée, conséquence des graves divisions internes aux élites locales occasionnées par l'Affaire de Bretagne et ses suites³⁸. Dans le même temps, il semble bien que la ville n'ait plus abrité dans la seconde moitié du siècle d'historiens notables, les marquis érudits Robien et Rosnyvinen de Piré donnant l'impression de ne pas avoir eu de successeurs³⁹. Enfin, il est tout à fait envisageable que certaines personnes qui auraient malgré tout pu être susceptibles de renseigner l'intendance, en indiquant l'existence de manuscrits en particulier – par définition moins visibles que les imprimés – ne le firent pas car ils savaient ou devinaient combien ces recherches historiques étaient peu innocentes, puisqu'elles s'inscrivaient dans le cadre de la constitution d'un arsenal documentaire devant servir à faire pièces aux prétentions des parlements⁴⁰. Ainsi finalement peut-on noter que la faiblesse de la présence rennaise dans la riche *Bibliothèque* de Fevret et Barbeau est au moins en partie liée à un contexte peu favorable.

Une dernière remarque peut être faite concernant la *Bibliothèque*, et qui relève de la chronologie. En effet, au moment même où Barbeau publie le travail commencé par Fevret, paraît le *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne* d'Ogée (1778-1780), dans lequel chaque ville – et chaque paroisse – a droit à sa notice, avec souvent des informations historiques en partie collectées par des informateurs locaux⁴¹. L'article sur Nantes fait 142 pages, celui sur Rennes 67, Saint-Malo 32, Saint-Brieuc 19, Vannes 18, Josselin 11, Morlaix 10, Ploërmel 7, Vitré 6, etc.⁴² Il y a là une importante compilation de recherches locales, ce qu'on ne trouvait guère – ou de manière très éclatée – dans les sommes des mauristes bretons. D'où une question : s'ils avaient eu connaissance de ce dictionnaire, Fevret et Barbeau auraient-ils intégré ces notices aux listes

³⁸ OGÉE, Jean-Baptiste, *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Nantes, 1778-1780, rééd. Rennes, 1843-1853, t. II, p. 500 ; QUÉNIART, Jean, *Culture et société urbaines dans la France de l'Ouest au XVIII^e siècle*, Paris, 1978, p. 433 ; KERJEAN, Daniel, *Rennes : les francs-maçons du Grand orient de France. 1748-1998 : 250 ans dans la ville*, Rennes, 2005, p. 22.

³⁹ Le seul érudit retrouvé à ce jour à Rennes à la fin de l'Ancien Régime semble avoir été l'abbé de Miniac, auteur d'une chronique de la ville placée à la suite d'un récit de la révolte du Papier timbré (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 307).

⁴⁰ BAKER, Keith Michael, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIII^e siècle*, Paris, 1993, p. 106-107.

⁴¹ Sur cette entreprise, voir BIENVENU, Gilles, «Jean-Baptiste Ogée géographe et historio-graphe de Bretagne», *MSHAB*, t. LXXXII, 2004, p. 454-484.

⁴² Le compte est fait à partir de l'édition du XIX^e siècle (cf. ci-dessus, note 38).

de leur *Bibliothèque* ? La question mérite d'être posée dans la mesure où, pour le Languedoc, Fevret a utilisé la somme des mauristes dom de Vic et dom Vaissette⁴³, et inventorié les notices que ces derniers ont consacrées à l'histoire de plusieurs villes⁴⁴. Admettons un instant que les continuateurs de Lelong aient utilisé de la même façon le dictionnaire d'Ogée, et la partie bretonne de la carte aurait alors vu l'apparition d'un semis de points renvoyant à un nombre conséquent de villes bretonnes. Ainsi, d'une certaine façon, l'enquête menée par Fevret et Barbeau a eu lieu un peu trop tôt pour la Bretagne, et ne permet pas alors de rendre compte de ce que Daniel Roche a appelé «une transformation notable des élites bretonnes» à la fin du XVIII^e siècle⁴⁵, perceptible en particulier à la multiplication des chambres de lecture et des sociétés littéraires dans la province⁴⁶. Ainsi, exposant un nouveau projet de fondation académique, le chevalier de Pommereul constate vers 1780 qu'«on aurait pu douter autrefois de la possibilité d'établir une Académie en Bretagne» tant les savants y étaient rares, mais que les temps ayant changé, la province serait désormais, note-t-il, en mesure de peupler une telle compagnie⁴⁷.

Ces réserves formulées, il n'en demeure pas moins que la situation de la Bretagne n'est quand même pas très brillante, même si elle est sûrement moins déprimée que ne le suggèrent nos sources. À cet égard, la convergence entre les trois catalogues utilisés doit être soulignée. Un autre indice, en aval, tend même à montrer que même si il y eut un certain rattrapage à la fin du XVIII^e siècle, celui-ci dut être relatif ou fragile. En effet, la géographie de la France érudite au début du XIX^e siècle laisse apparaître que l'Ouest armoricain appartient toujours à la France peu savante, en compagnie des régions montagneuses du centre et du sud du pays⁴⁸. Ainsi, si l'image d'un «désert culturel breton» est-elle, dans le domaine de l'érudition, excessive, il n'en demeure pas moins que la Bretagne n'est probablement pas encore devenue, à la fin de l'Ancien Régime, une haute terre de l'érudition locale à l'échelle française, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ne s'y passait rien.

⁴³ VIC, Dom Claude de, VAISSETTE, Dom Joseph, *Histoire générale de Languedoc avec des notes et des pièces justificatives*, Paris, 1730-1745, 5 vol.

⁴⁴ Soit Agde, Aigues-Mortes, Arles, Avignon, Béziers, Beaucaire, Carcassonne, Le Puy, Lodève, Montpellier, Nîmes, Pamiers, Toulouse, Uzès.

⁴⁵ ROCHE, Daniel, *Le siècle des Lumières*, op. cit., p. 63.

⁴⁶ QUÉNIART, Jean, *La Bretagne au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 616-620.

⁴⁷ OGÉE, Jean-Baptiste, *Dictionnaire*, op. cit., t. II, p. 501.

⁴⁸ CHALINE, Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1998, p. 76-90.

Hiérarchie et typologie urbaines

De la hiérarchie bretonne à la hiérarchie française

L'évocation du paysage érudit breton tel qu'il se dessine à la lecture des catalogues étudiés montre bien que toutes les villes bretonnes ne sont pas logées à la même enseigne. Saint-Malo n'est certes pas, finalement, totalement «sans histoire», avec un imprimé (*De l'Antiquité de la ville et cité d'Aleth*, 1628) et un manuscrit (*Histoire des évêques de Saint-Malo*), mais c'est tout. À Saint-Brieuc, le seul ouvrage historique imprimé recensé est une œuvre hagiographique sur les saints Briec et Guillaume (1627), signalée par Lenglet et donc considérée par lui comme capable de servir à l'histoire des origines de cette ville. Dol et Vannes, de leur côté, présentent des profils comparables, les travaux les concernant, relatifs à leur histoire religieuse, étant le fait d'étrangers à la cité⁴⁹. La faiblesse vannetaise, de même que l'absence de Quimper, est d'autant plus frappante qu'une vie érudite y exista au XVII^e siècle, d'où l'impression d'un déclin⁵⁰. Quant à Port-Louis, elle ne connaît, d'après nos sources, qu'une publication sur ses origines antiques, issue des *Antiquités de La Sauvagère* (1770), ingénieur en poste dans cette cité. Lamballe, enfin, est présente sur ces cartes grâce à un manuscrit «extrait des chroniques de Lamballe».

Quant à la cité qui prétend au titre de capitale de la Bretagne, sans être elle non plus totalement «sans histoire», elle n'en est pas moins peu objet d'étude pour les érudits du temps. Brunet n'y a même trouvé aucune étude publiée, tandis que Lenglet mentionne un ouvrage qui est censé traiter des origines de Rennes et de Nantes, mais qui, en réalité, parle surtout de cette dernière⁵¹. La *Bibliothèque* de Fevret recense elle aussi ce texte, mais également des *Remarques* sur une inscription antique de la ville par Pierre Hévin (1672) et une *Explication historique et littérale de trois inscriptions que l'on voit à Nantes, à Rennes et à Saint-Méloir* (1728). Ainsi, finalement, ces catalogues ne mentionnent qu'une seule publication exclusivement consacrée à Rennes, mais c'est à un point de détail de son histoire,

⁴⁹ L'article paru sur Dol dans le *Mercur de France* en 1703 a pour auteur un «abbé de Bretagne établi depuis peu à Paris» ; les deux publications sur Vannes (1739 et 1740) sont du bénédictin manceau dom Liron.

⁵⁰ BAUDOT, François-Nicolas, dit DUBUISSON-AUBENAY, *Itinéraire de Bretagne*, op. cit., et BOURDEAUT, Amédée, «Le père Du Paz», art. cit.

⁵¹ Il s'agit de l'ouvrage du Nantais Pierre BIRÉ, *Épisémasie, ou Relation d'Aletin le Martyr contenant l'origine, l'antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne Armorique et particulièrement des villes de Nantes et de Rennes avec l'explication d'une épigraphe ou inscription en l'honneur de Volianus, gravée sur une pierre de marbre trouvée dans le vieux fossé dudit Nantes, l'an 1580*, Nantes, 1637.

d'où l'absence totale de Rennes sur la carte établie à partir de la méthode de Brunet, qui n'a recensé que les livres.

Rennes paraît alors, d'après nos sources, plus mal lotie que Nantes. Cette dernière est en fait la mieux dotée des cités bretonnes, avec – d'après nos trois sources ici compilées – une *Création, institution, fondation et privilèges de l'Université de Nantes* (1560), le *Livre doré de la ville de Nantes, ou table chronologique des maires et échevins de cette ville* (1696, réédité en 1750), une *Explication d'une inscription...* (1722)⁵², une *Ouverture et Description du tombeau de François II* (1727) et deux publications de l'abbé Travers, soit l'*Histoire abrégée des évêques de Nantes, ou les faits les plus singuliers de l'histoire de l'Église et du comté de Nantes* (1749) et le *Catalogue des princes, comtes et seigneurs de Nantes* (1750). À cette liste, il faut ajouter les deux ouvrages déjà évoqués concernant également plus ou moins aussi Rennes, l'*Épîmasie* (1637) et l'*Explication historique et littérale de trois inscriptions* (1728)⁵³. Enfin, les continuateurs de Lelong ont recensé trois histoires proprement dites, mais manuscrites, l'une de dom Lobineau⁵⁴, la seconde du maire Mellier et la troisième de l'abbé Travers. Au total, Nantes est donc la ville bretonne qui a suscité le plus de travaux historiques.

Toutefois, dans le classement français des publications que l'on peut établir à partir du catalogue de Fevret et Barbeau (cf. tableau ci-dessous), le plus riche d'informations, Nantes, certes première ville bretonne, apparaît à un rang bien médiocre, derrière des cités bien moins peuplée qu'elle. On a, à travers ce classement, l'impression que Nantes, pourtant «première» ville bretonne en terme d'érudition, cumule deux handicaps. D'une part il apparaît que les villes dont la fonction commerçante et industrielle est importante ont un «niveau d'érudition» inférieur au niveau de population. Marseille, Rouen et surtout Lille apparaissent aussi dans ce cas. Ceci fait écho au constat dressé par Robert Darnton au sujet du peu de souscriptions à l'*in quarto* de l'*Encyclopédie* dans des villes comme Lille et Nantes, vastes cités sans académie et sans parlement⁵⁵. D'autre part, Nantes partage l'atonie caractéristique de toutes les villes de l'Ouest : Brest, Angers, Caen – ces dernières ayant une académie – et Rennes sont toutes, par-delà leurs profils différents, en fond de classement.

⁵² Œuvre cependant d'un étranger à la ville, l'académicien Moreau de Mautour.

⁵³ De plus, n'ont pas été pris en compte les textes aux titres très juridiques – Fevret en recense trois – relatifs à la rivalité entre Rennes et Nantes pour la préséance aux États, qui peuvent pourtant le cas échéant avoir une coloration historique (SAUPIN, Guy, *Nantes au temps de l'Édit*, La Crèche, 1998, p. 67-79).

⁵⁴ Travail auquel est joint une histoire de la chambre des comptes.

⁵⁵ DARTON, Robert, *L'aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800*, Paris, 1982, p. 310-312.

Population des 30 plus grandes villes de France en 1780 (plus Besançon et Dijon) ⁵⁷		Rang	Nombre de travaux mentionnés par Fevret et Barbeau	Rang
Paris	604 000	1	137	1
Lyon	152 000	2	66	2
Marseille	85 000	3	23	12
Bordeaux	83 000	4	40	4
Rouen	75 000	5	24	10
Lille	69 000	6	11	19
Nantes	59 000	7	10	20
Toulouse	54 000	8	25	8
Nîmes	49 000	9	38	5
Strasbourg	45 000	10	20	16
Versailles	45 000	11	10	20
Amiens	45 000	12	22	13
Metz	44 000	13	21	15
Orléans	39 000	14	42	3
Rennes	36 000	15	4	26
Nancy	35 000	16	2	30
Troyes	35 000	17	24	10
Caen	34 000	18	4	26
Reims	33 000	19	25	8
Montpellier	31 000	20	22	13
Angers	30 000	21	8	22
Toulon	30 000	22	4	26
Brest	30 000	23	0	31
Saint-Étienne	29 000	24	0	31
Dunkerque	28 000	25	3	29
Clermont	27 000	26	7	24
Aix	27 000	27	8	22
Avignon	26 000	28	18	17
Bourges	25 000	29	13	18
Grenoble	25 000	30	7	24
Besançon	25 000	31	29	7
Dijon	20 000	37	35	6

Il est tentant de revenir un instant sur la situation de Rennes, dont le caractère particulièrement faible dans ce classement est, on l'a vu, au moins en partie à relier à un accident conjoncturel, comme indiqué plus haut. Aussi, en essayant de faire nous-mêmes ce que les services de l'intendance n'ont pas su ou pu faire en 1765, c'est-à-dire en ajoutant aux titres recensés par Fevret et Barbeau ceux qui sont aujourd'hui conservés dans les fonds publics rennais⁵⁶, Rennes reprend à l'évidence des couleurs, mais pas de manière spectaculaire : avec dix titres, elle ne gagnerait que quelques places dans le classement. Le caractère déprimé de la situation rennaise, ainsi confirmé, apparaît même saisissant lorsque l'on compare la capitale bretonne avec ses homologues bourguignonne et comtoise. Dijon et Besançon sont en effet les deux seules autres «grandes» villes pour lesquelles, grâce à Fevret et à son correspondant bisontin Droz, nous sommes certains de connaître l'intégralité, ou à peu près, de la production érudite, deux villes certes moins peuplées que Rennes, mais comme elle fortement marquées par la présence en leur sein d'un parlement et où le nombre de travaux d'érudition est autrement plus élevé.

L'impression d'une certaine médiocrité bretonne domine donc, renforcée par le fait que la province semble assez largement ignorer l'histoire de ville proprement dite. Les historiens n'ont donc ici étudié souvent que des bribes du passé des différentes cités. Ceci doit être souligné car cette forme la plus aboutie de l'érudition urbaine existe ailleurs, comme par exemple à Orléans (1645), Rouen (1645) ou Aix (1666), mais aussi pour des cités moins illustres comme Soissons (1663), Montauban (1668), Blois (1682), Fréjus (1729), Montdidier (1765), ou même la bien modeste Gerberoy (1679), liste non exhaustive. Par ailleurs, la province ne semble guère faire de progrès entre le début et la fin du XVIII^e siècle, ne paraissant pas bénéficier des progrès globaux de la production d'histoire locale. Il est aussi frappant de constater que la faiblesse observée affecte toutes les formes de production. En effet, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre dans cette province fortement travaillée par la Réforme tridentine, peu de travaux d'histoire religieuse ont été recensés par Fevret et Barbeau, constat qui rejoint celui fait au sujet des prêtres séculiers et des chanoines de Bretagne, qui ne furent ici que rarement des érudits⁵⁸.

⁵⁶ Cf. ci-dessus, en se limitant à ceux existant en 1770, soit les manuscrits de Languedoc et des deux anonymes du collège et de Saint-Melaine, plus les deux imprimés du XVII^e siècle.

⁵⁷ D'après LEPETIT, Bernard, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, 1988, p. 450 ; précisons que, pour Nantes, le chiffre indiqué est notoirement inférieur à celui aujourd'hui retenu qui est d'environ 80 000 habitants.

⁵⁸ BERTHELOT DU CHESNAY, Charles, *Les prêtres séculiers en Haute-Bretagne au XVIII^e siècle*, Rennes, 1974, p. 562-565 ; CHARLES, Olivier, *Chanoines de Bretagne. Carrières et cultures d'une élites cléricale au siècle des Lumières*, Rennes, 2004, p. 248.

Typologies

Finale­ment, la situation apparaît particulière­ment critique en Haute-Bretagne. En effet, que la Basse-Bretagne ait peu généré de travaux d'histoire urbaine est assez attendu puisque c'est là la partie la moins alphabé­ti­sée et surtout la moins urbanisée de la province, avec de petites villes, comme Quimper, ou d'autres à l'évolution et au profil très particuliers, comme Lorient ou Brest. En revanche, que la Haute-Bretagne, qui comptait autour de 20 % de population urbaine au xvii^e siècle, n'ait jamais été une haute terre de l'érudition urbaine amène à confirmer que le facteur démographique ne saurait être toujours déterminant.

Dans le détail, l'érudition urbaine renvoie au profil socio-culturel des différentes villes. C'est ainsi sans doute en partie parce qu'elle n'est pas exactement à l'unisson du reste de la péninsule que Nantes se singularise par un paysage érudit relativement plus dense que dans les autres villes de la province. Pour comprendre cette singularité nantaise, il faut sans doute rappeler que la cité ligérienne est la plus ouverte sur le royaume des villes de Bretagne, du fait de la Loire. De plus, elle a aussi connu la présence d'un grand seigneur ami des lettres en la personne du duc de Mercœur, ce qui a probablement joué pour dynamiser la vie intellectuelle locale⁵⁹. Nantes se singularise de surcroît par l'existence d'un patriotisme urbain et, d'ailleurs, c'est la seule ville de Bretagne dont l'accession à la municipalité peut conduire à la noblesse. Les Nantais eurent même suffisamment de fierté pour concevoir des origines certes fabuleuses mais prestigieuses à leur ville, en la rattachant à Noë lui-même⁶⁰. Ainsi faut-il nuancer l'opposition fréquente entre Rennes la robine cultivée et Nantes la commerçante qui le serait moins. Cette vision, qui est en fait sans doute en partie valable pour le xviii^e siècle – quand le poids du négoce nantais devient vraiment remarquable et que Rennes devient universitaire –, néglige le fait que Nantes est une ville assez diversifiée, ayant un évêché, une chambre des comptes, un présidial ou encore une université, à qui il ne manque peut-être finalement qu'un parlement pour être l'égale de Bordeaux ou de Rouen. De manière assez révélatrice, Nantes est la seule ville bretonne capable de fournir à l'intendance des documents à l'occasion de l'enquête de 1765. Le fait qu'elle ait abrité des historiens ayant travaillé tant sur elle-même que sur la province (cf. tableau en annexe) tend à la rapprocher du profil archétypal de la capitale culturelle provinciale dont Dijon est le modèle⁶¹.

⁵⁹ BOURDEAUT, abbé Amédée, «Autour d'Albert Le Grand et du dieu Volianus», *MSHAB*, t. VI, 1925, p. 183-223.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ En Bourgogne, la plupart des historiens de la province sont dijonnais (soit Paradin au xv^e siècle, Pérard au siècle suivant, et, au xviii^e siècle, Courtepée, Beguillet, dom Plancher, dom Jourdain, Mille et de Gouz de Gerland ; seuls Saint-Jullien et Dunod échappent à cette règle). En même temps, Dijon est particulière­ment étudiée par les érudits.

Saint-Malo apparaît à certains égards aux antipodes de Nantes. À la différence de cette dernière, la structure interne des élites est sensiblement moins diversifiée, plus nettement orientée vers le négoce, dans la mesure où la ville n'abrite ni cour souveraine, ni présidial. Le patriotisme urbain malouin existe, ce dont témoigne l'aventure «républicaine» du temps de la Ligue, mais cela ne suffit visiblement pas à inverser la tendance dans une ville dans laquelle le savoir non utilitaire n'est pas forcément le bienvenu, comme le montre le refus, en 1611 et 1630, de voir s'installer un collège jésuite. Il a manqué sans doute à Saint-Malo un peu ces robins que l'on trouve à Nantes et parmi lesquels se recrutent fréquemment les érudits locaux⁶² pour voir naître une érudition foisonnante. Morlaix, d'une certaine manière, présente un profil encore plus accentué que Saint-Malo : elle aussi est une ancienne «république ligueuse», mais c'est une ville avant tout commerçante, dans laquelle le collège est très peu développé⁶³ et qui n'a pas, d'après nos sources, produit d'historien du local.

Le problème rennais : essai d'interprétation

Reste le problème rennais. La ville, on l'a dit, a abrité des érudits⁶⁴. Certains, comme le juriste Pierre Hévin, ont écrit et publié des textes sur certains points particuliers de l'histoire de la ville⁶⁵ ; d'autres, comme le greffier municipal Languedoc, ont eu une approche plus large, mais n'ont pas publié leurs travaux. Surtout, la ville a abrité un certain nombre d'historiens qui ont préféré étudier la Bretagne et qui, dans ce cadre, ont pu étudier leur ville sans en faire un sujet en soi. C'est ainsi qu'à l'époque moderne, Rennes fut avec Nantes le principal «atelier» de l'histoire de Bretagne. Au début de la période existe un certain dynamisme nantais, qu'il est possible de relier à la rivalité des deux villes pour la prééminence dans la province. Cependant, à la suite de d'Argentré, dont l'ombre éminente plane jusqu'à nos jours sur les travaux des mauristes en plein XVIII^e siècle, c'est sur les bords de la Vilaine qu'œuvrent les pères Du Paz, Le Grand, Toussaint de Saint-Luc, en attendant les mauristes Lobineau et Morice. Certes, l'on peut discuter du caractère vraiment rennais de la plu-

⁶² MICHEL, Henri, «Les histoires urbaines», *art. cit.* ; HADDAD, Élie, «Les histoires provinciales du royaume de France : une approche de la culture des officiers «moyens» aux XVII^e et XVIII^e siècles», dans CASSAN, Michel dir., *Offices et officiers «moyens» en France à l'époque moderne, profession, culture*, Limoges, 2004, p. 289-324.

⁶³ Sur la géographie scolaire bretonne, voir les synthèses d'Alain CROIX, *L'âge d'or, op. cit.*, p. 439-442 et QUÉNIART, Jean, *La Bretagne, op. cit.*, p. 545-551.

⁶⁴ Ajoutons qu'elle se place au 8^e rang français pour le nombre de souscriptions à l'édition in quarto de l'*Encyclopédie* (Robert DARTON, *L'aventure, op. cit.*, p. 595-602).

⁶⁵ L'intérêt d'Hévin pour sa ville et son histoire est confirmé par le plan «historique» qu'il en fait réaliser dans les années 1680, ce qui rend encore plus curieux qu'il n'est pas conçu un livre d'histoire de Rennes.

part de ces érudits ecclésiastiques, qui ne sont guère sédentaires. Cependant, la ville abrite également les conseillers Noël du Fail et Henri de Coniac, puis le président de Robien et le marquis de Rosnyvinen de Piré. D'Argentré, Du Fail, Coniac, Rosnyvinen et Robien sont des notables emblématiques d'une ville dans laquelle ils sont à la fois en position centrale et dominante, y exerçant des fonctions officielles, au présidial, aux états ou au parlement. À la fin du XVIII^e siècle, c'est cependant Nantes qui semble être en passe de s'imposer, avec les initiatives d'Ogée, Gaschignard et Bonnard, personnages socialement secondaires, moins emblématiques de leur ville que d'Argentré ou Robien ne le sont de la leur, et donc moins choyés sans doute par la mémoire collective locale. Le port des Lumières, devenu de loin la première ville de la province par sa population et dans laquelle l'intendant songe même à s'installer⁶⁶ tend donc à s'imposer sur ce terrain de l'érudition locale où on ne l'attendait peut être pas⁶⁷. Il ne faut cependant pas exagérer ce qui est encore une timide inflexion, puisque le *Dictionnaire* d'Ogée est finalement le seul de ces ouvrages qui appartient aux monuments de l'historiographie bretonne. Reste que cette situation semble renvoyer à une probable crise de l'érudition rennaise à la fin de l'Ancien Régime, qui pourrait bien être une conséquence de la passion pour les luttes politiques, qui n'a jamais faibli après 1765⁶⁸. L'affaire de la patère est alors peut-être révélatrice de la situation rennaise puisque la découverte de ce magnifique objet romain en or, en 1774, lors de travaux de construction à la porte de l'ancienne cité ne donne lieu, apparemment, à aucun désir d'appropriation locale, ce trésor étant offert à la Bibliothèque royale dont elle devient l'un des plus beaux ornements⁶⁹.

Sur le long terme paraissent se dégager les contours de la personnalité rennaise, celle d'une ville dont les élites semblent avoir préféré traiter l'histoire d'une province dont leur ville était la tête que de s'auto-célébrer. Les Rennais qui, de d'Argentré à Robien, étaient capables d'évoquer sans sourciller le légendaire Conan Mériadec, n'ont jamais eu le culot des Nantais d'imaginer des origines prestigieuses et fabuleuses à leur ville, peut-être parce que les points d'accroches étaient faibles, mais sans doute surtout parce que l'envie manquait. Il en va en effet en ce domaine comme pour les généalogies familiales : plus l'estime de soi est grande, plus riche

⁶⁶ FRÉVILLE, Henri, *L'intendance en Bretagne (1689-1790)*, Rennes, 1953, t. III, p. 173-180.

⁶⁷ QUÉNIART, Jean, *Culture et société*, op. cit., p. 326, qui note que les travaux d'érudition provinciale sont rares dans les bibliothèques négociantes de Nantes.

⁶⁸ «Les affaires publiques deviennent l'affaire personnelle de chaque particulier et sont le sujet nécessaire et intarissable de toutes les conversations, surtout dans une ville comme Rennes où il n'existe d'autre objet capable de faire diversion et qui n'est habitée que par des magistrats et des gentilshommes» note peu avant la Révolution l'intendant Bertrand de Molleville (cité par Henri FRÉVILLE, *L'intendance*, op. cit., t. III, p. 173).

⁶⁹ DÉCOMBE, Lucien, *Notice sur la patère d'or découverte à Rennes en 1774*, Rennes, 1879.

et beau est le récit des origines⁷⁰. Rennes, peuplée d'élites exogènes – autre différence avec Nantes –, sempiternellement dominée par des parlementaires fréquemment distants – et sans doute de plus en plus avec le temps – avec cette ville qu'ils dominaient sans s'y attacher excessivement⁷¹, semblait se satisfaire de son titre de « capitale de la Bretagne » et ne chercha pas à se trouver des origines prestigieuses, et pas davantage à se raconter⁷². Il est ainsi sans doute révélateur que lorsque, dans les années 1720, un prêtre de la ville voulut fédérer les érudits locaux autour d'un projet d'histoire de la ville, il se heurta non pas tant à l'indifférence de ses compatriotes qu'à leurs divisions quant aux origines, non de Rennes, mais de la Bretagne⁷³.

Ceci conduit vers un autre facteur qui peut peut-être aider à comprendre pourquoi Rennes resta à peu près sans histoire. En effet, les Rennais étaient fort divisés sur les questions historiques qui renvoyaient elles-mêmes à certaines des plus brûlantes questions politiques. Faire l'histoire de Rennes, n'était-ce pas risquer de s'exposer à subir des oppositions *urbi et surtout orbi* ? Les candidats à l'érudition savaient en effet que les plus grands historiens bretons, d'Argentré et Lobineau en l'occurrence, avait eu à subir les foudres des historiens partisans de l'absolutisme. Devenir historien n'était pas sans risque en Bretagne en général, et à Rennes – cette ville du pouvoir par excellence – en particulier. Ogée le vérifiera encore à la veille de la Révolution, face à la noblesse cette fois. Mais il y a peut-être plus. Jean Quéniart a proposé de lire l'absence d'académie à Rennes comme étant, en partie, le résultat d'une certaine réticence de la part des élites rennaises à célébrer la monarchie absolue et il est bien possible qu'il en aille de même pour la production historique. En effet si, à la suite de Claire Dolan, on estime que l'essor des histoires de ville doit être lu, à travers la mutation qui affecte ce genre aux XVII^e et XVIII^e siècles, comme un témoignage de l'intégration de ces villes au royaume – la ville se lisant à travers son histoire comme la partie de ce tout plus vaste la dépassant et l'accomplissant en même temps –, alors il peut apparaître que l'absence de toute histoire dans une ville où les historiens ne manquaient pas peut être un autre témoignage d'une certaine réticence à l'endroit de la monarchie administrative. Dans cette ville de robins qui n'ignoraient rien des querelles politiques auxquelles tous, directement ou non, du président

⁷⁰ BURGUIÈRE, André, « La mémoire familiale du bourgeois gentilhomme : généalogies domestiques en France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Annales ESC*, 1991, n° 4, p. 771-788.

⁷¹ AUBERT, Gauthier, « Les parlementaires à Rennes (XVI^e-XVIII^e siècles) », *BMSAIV*, t. CIX, 2005, p. 8-10.

⁷² Faut-il également rappeler que le nouvel hôtel de ville ne fut pas l'occasion de célébrer la gloire de la ville par un programme décoratif ?

⁷³ AUBERT, Gauthier, « Une ville sans histoire », *art. cit.*

à mortier au procureur, participaient – et qui n'ignoraient pas non plus combien ces querelles étaient le prolongement des querelles historiographiques –, l'absence d'histoire de la ville peut finalement être vue comme un silencieux témoignage du divorce progressif entre la monarchie administrative d'une part et les officiers de justice d'autre part⁷⁴. Ce phénomène n'est sans doute pas propre à la capitale de la Bretagne, mais il joue ici un rôle sans doute notable en raison de l'absence de réel contre-poids à la noblesse parlementaire qui est aussi la *sanior pars* d'une noblesse bretonne de plus en plus frondeuse au XVIII^e siècle.

À Rennes, les expressions d'un patriotisme de clocher existent pourtant, mais elles sont à chercher ailleurs que du côté de l'érudition locale. Ainsi, après l'incendie de 1720, la communauté de ville se montre extrêmement attentive à la renaissance de son beffroi, en même temps qu'elle rassemble les témoignages permettant de garder le souvenir de celui qui disparut dans les flammes et dont elle était si fière⁷⁵. Ceci, d'ailleurs, est probablement le premier témoignage d'un attachement patrimonial à un monument rennais. Parallèlement, l'existence d'une «religion civique» organisée depuis 1632 par la municipalité autour du vœu de Bonne Nouvelle est un autre témoignage de l'existence d'une certaine conscience urbaine⁷⁶. Ainsi, si l'indifférence relative de d'Argentré, Rosnyvinen et Robien pour l'histoire de Rennes peut être lue comme un témoignage d'un certain déficit de culture urbaine de la part d'hommes qui étaient d'abord des nobles bretons, que penser de leurs compatriotes historiens issus des rangs de la «robe seconde» locale, le cœur même de la ville ? Hévin, Languedoc et Miniac ont en commun ainsi d'être issus de ce milieu qui vit dans l'ombre de ces Messieurs du parlement, et de n'avoir jamais poussé la logique de l'érudition urbaine à son terme, qui aurait été la publication d'une histoire de la ville. Le premier s'est contenté d'un article, le second et le troisième en sont restés au stade du manuscrit. L'absence de publication d'une histoire qui aurait été un ornement pour la cité est particulièrement curieuse dans le cas des deux premiers : Hévin a en effet été procureur-syndic de Rennes, tandis que Languedoc était particulièrement fier d'être le greffier-archiviste d'une communauté de ville dont il ne cessa d'exalter la grandeur dans ses écrits. Pourquoi le premier s'est-il contenté d'un article et d'un plan et le second de manuscrits ? Peut-être qu'au fond il apparaissait peu conce-

⁷⁴ HURT, John J., *Louis XIV and the parlements. The assertion of royal authority*, Manchester, 2003 ; MEYZIE, Vincent, «Les officiers moyens, l'État et la ville. L'identité des magistrats présidiaux dans le Limousin et dans le Périgord (vers 1665-vers 1810)», thèse, université de Limoges (dir. Michel CASSAN), 2004.

⁷⁵ NIÈRES, Claude, *La reconstruction d'une ville au XVIII^e siècle, Rennes, 1720-1760*, Paris, 1972, p. 113-116.

⁷⁶ PROVOST, Georges, «Le vœu de Bonne Nouvelle à Rennes (1632-1794) : une religion civique ?», *BMSAIV*, t. CVIII, 2004, p. 65-86.

vable à ces robins par ailleurs si fiers d'être associés à la grandeur du parlement, d'exalter Rennes en insistant sur son passé antique et médiéval, car ceci aurait impliqué d'élaborer un discours de la grandeur qui se serait passé du parlement – apparu seulement au milieu du xv^e siècle –, ou en aurait rabaisé l'importance. Il est possible que ces bourgeois de Rennes aient ainsi fini par intégrer le souverain mépris des parlementaires pour cette ville – au moins sa municipalité –, qui était apparu au grand jour de manière éclatante à l'occasion de la pose de la première pierre du palais de justice, puis lors de son inauguration⁷⁷.

Le panorama présenté ici ne prétend pas à l'exhaustivité, et de nombreuses recherches complémentaires, associant l'étude des textes eux-mêmes et de leurs auteurs sont encore nécessaires afin de cerner avec davantage de justesse les facteurs explicatifs de la situation bretonne. En guise de bilan provisoire, il ressort tout d'abord que la faiblesse relative de l'érudition urbaine bretonne est bien une réalité, que ne vient pas totalement compenser la liste des travaux des antiquaires défricheurs de sites ruraux et celle des histoires de la province. Cette faiblesse est finalement un révélateur de la culture des élites urbaines d'où sortent les érudits locaux. Ainsi, pour qu'une érudition urbaine foisonnante existât en Bretagne, il eut certes fallu un peu plus de villes et de citadins, mais l'exemple rennais vient montrer que la démographie ne fait pas tout. Il eut aussi fallu un peu plus de gens sachant lire et écrire et des élites mieux intégrées aux réseaux savants, une plus grande épaisseur, en somme, de la tradition lettrée, et une plus grande sensibilité à l'idée de publicité des savoirs. Joua aussi ce qui est sans doute un élément caractéristique du paysage culturel breton et qui réside dans ce fort «provincialo-tropisme» qui fait que le cadre de référence est sans doute pour beaucoup bien plus la Bretagne que les différentes parties la composant. Il faut dire que la Bretagne politique et la Bretagne historique ont le même territoire, fait finalement rare au niveau des grandes provinces. Le poids de l'ancienne noblesse provinciale dans les instances dirigeantes que sont le parlement et les états n'a pu que contribuer à accentuer ce phénomène qui, finalement, joue à plein à Rennes, la plus aristocratique des villes bretonnes, siège du parlement, de l'intendance et, de plus en plus souvent au xviii^e siècle, des états, soit des trois premiers lieux du pouvoir provincial. Le politique pèse aussi sans doute dans la mesure où le discours historique n'est pas un discours neutre, surtout dans une société qui accorde une

⁷⁷ AUBERT, Gauthier, «Les parlementaires à Rennes au xvii^e siècle : la grandeur et l'exil», dans CHALINE, Olivier, SASSIER, Yves, dir., *Les parlements et la vie de la cité, xvi^e-xviii^e siècles*, Rouen, 2004, p. 287. Il est possible que l'on ait là les racines de la «condatophobie» caractéristique du xix^e siècle bien mise en évidence par Pascal BURGUIN, «Une ville et ses élites au xix^e siècle : Rennes (1815-1914), économie, société, identité», thèse, université de Rennes II (dir. Jacqueline Sainclivier), 2003, p. 505-510.

valeur fondamentale à ce qui est ancien, immémorial⁷⁸. Ceci est certainement d'autant plus fort dans cette Bretagne moderne à laquelle les historiens du temps des Montfort ont légué un argumentaire qui reste longtemps opératoire – grâce en particulier au relais constitué par d'Argentré – dans le débat sur la mouvance et les privilèges, soit le cœur de la vie politique provinciale jusqu'à la Révolution. Il importe donc de ne pas regarder avec mépris les écrits de ces historiens locaux, mais plutôt de chercher à y percevoir les éléments de la culture politique provinciale des élites bretonnes dont ils furent peu ou prou les modestes portes paroles en même temps qu'ils furent aussi, chemin faisant, à l'instar de leurs homologues normands, d'actifs artisans de l'élaboration d'une conscience provinciale.

Gauthier AUBERT

RÉSUMÉ

Alors que le XVIII^e siècle paraît témoigner d'un intérêt croissant pour l'érudition locale, les villes bretonnes semblent rester à l'écart de cette évolution. Il n'y a là sans doute rien de bien nouveau, tant il est vrai que les citadins ont été, ici, et ce dès le XVI^e siècle, peu soucieux de se pencher sur leur passé commun. S'il est vrai que cette situation peut renvoyer à la relative atonie culturelle si souvent décrite, il apparaît aussi que l'évocation de ce paysage peut aussi servir de révélateur de la culture, en particulier politique, des élites urbaines. Apparaît ainsi la force du provincialo-tropisme de ces élites, mais aussi peut-être l'indice d'une distance à l'égard de la monarchie administrative. Chemin faisant, cette enquête voudrait attirer l'attention sur toute une littérature dont les auteurs sont en quelque sorte, à travers leurs écrits souvent méconnus, à la fois les porte-parole des élites bretonnes et les artisans de l'élaboration d'une conscience provinciale.

⁷⁸ GUIGNET, Philippe, *Le pouvoir dans la ville au XVIII^e siècle*, Paris, 1990, p. 73-82.

ANNEXE

Les histoires de Bretagne de l'époque moderne
Essai d'inventaire des réalisations et des projets (ordre chronologique)⁷⁹

Nom	Indications biographiques sommaires	Titre de l'ouvrage	Réalisation
Pierre Le Baud	Chanoine de Vitré, aumônier de la duchesse Anne	<i>Histoire de Bretagne avec les chroniques des maisons de Vitré et de Laval</i>	Manuscrit écrit à partir de 1498, édité en 1638 par d'Hoziér
Alain Bouchart	Avocat au parlement, secrétaire de François II	<i>Grandes chroniques de Bretagne</i>	Éditions en 1514, 1532, 1541
Roch Le Baillif	Médecin du parlement	<i>Petit traité de l'antiquité et singularité de la Bretagne Armorique</i>	Édition en 1577
Bertrand d'Argentré	Sénéchal de Rennes	<i>Histoire de Bretagne, des roys, ducs, comtes et princes d'icelle</i>	Éditions en 1583, 1588, 1618, 1668, 1669
Jean Morin de La Sorinière	Président de la chambre des comptes	<i>Mémoires et recherches sur les antiquités et singularités de la Bretagne Armorique</i>	Manuscrit écrit avant 1584
Jacques Bridon de Laubardière	De Nantes	<i>Histoire de Bretagne</i>	Manuscrit écrit avant 1584
Noël du Fail	Conseiller au parlement	<i>Histoire de Bretagne</i>	Manuscrit écrit avant 1584
Etienne Gourmelen	Médecin à Paris, originaire de Cornouaille	<i>Histoire de Bretagne</i>	Manuscrit écrit avant 1584
Augustin Du Paz	Dominicain de Rennes	<i>Histoire généalogique de plusieurs maisons de Bretagne</i>	Éditions en 1619 et 1620
Albert Le Grand	Dominicain de Morlaix et Rennes	<i>Vies des saints de la Bretagne armorique</i>	Éditions en 1636-1637, 1659, 1680

⁷⁹ N'ont pas été indiquées ici les réponses faites à d'Argentré par Vignier et celles faites à Lobineau par Aubert de Vertot, des Thuilleries et dom Liron.

Nom	Indications biographiques sommaires	Titre de l'ouvrage	Réalisation
Pierre Biré de La Doucinière	Avocat du roi au présidial de Nantes, professeur de droit à l'université de Nantes	<i>Episémasie, ou Relation d'Aletin le Martyr contenant l'origine, l'antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne Armorique et particulièrement des villes de Nantes et de Rennes avec l'explication d'une épigraphe ou inscription en l'honneur de Volianus, gravée sur une pierre de marbre trouvée dans le vieux fossé dudit Nantes, l'an 1580</i>	Édition en 1637
Guy Autret de Missirien	Gentilhomme de Cornouaille	<i>Histoire généalogique des roys, ducs, comtes et princes de Bretagne</i>	Projet annoncé en 1638 et inachevé
Henri de Coniac de Toulmain	Doyen du parlement de Rennes	<i>Histoire de Bretagne depuis les temps fabuleux jusqu'au règne d'Henri II, roi de France</i>	Manuscrit écrit avant 1652
Toussaint de Saint-Luc	Carme de Rennes	<i>L'histoire de Conan Mériadec, qui fait la première partie de l'Histoire générale de la Bretagne Armorique</i>	Édition en 1664
Martin Gaignard du Paty	Du Vannetais, avocat au parlement, intendant des Guémené	<i>Histoire de Bretagne</i>	Projet resté inachevé en 1685
Pezron de Lesconvel	Gentilhomme du Léon	<i>Abrégé de l'histoire de Bretagne de M. d'Argentré</i>	Édition en 1695
Guy-Alexis Lobineau	Mauriste de Rennes et Paris	<i>Histoire de Bretagne</i>	Édition en 1707
Jean Artur de la Gibonnais	Maître à la chambre des comptes	<i>Succession chronologique des ducs de Bretagne avec quelques observations et actes principaux</i>	Édition en 1723
Jacques Gallet	Supérieur du séminaire Saint-Louis de Paris, curé de Compans (diocèse de Meaux), originaire de Lamballe	<i>Mémoires pour servir à l'histoire de Bretagne des IV^e, V^e et VI^e siècles</i>	Écrit avant 1725, publié par Guyot-Desfontaines puis par Morice (cf. ci-dessous)
Guy-Alexis Lobineau	Cf. ci-dessus	<i>Vie des saints de Bretagne</i>	Édition en 1725

Nom	Indications biographiques sommaires	Titre de l'ouvrage	Réalisation
Christophe de Rosnyvinen de Piré	Gentilhomme de Rennes	<i>Essai sur l'histoire de la Ligue en Bretagne</i>	Manuscrit écrit avant 1732, publié par Guyot-Desfontaines (cf. ci-dessous)
Pierre-François Guyot-Desfontaines	Abbé et homme de lettres, Paris	<i>Histoire des ducs de Bretagne et des différentes révolutions arrivées dans cette province</i>	Édition en 1739
Hyacinthe Morice et Charles Taillandier	Mauristes, le premier à Rennes, le second à Paris	<i>Histoire ecclésiastique et civile de la Bretagne</i>	Édition en 1742-1756
Christophe-Paul de Robien	Président au parlement	<i>Description historique, topographique et naturelle [de la Bretagne]</i>	Manuscrit écrit avant 1756, inachevé
Augustin-Simon Irail	Prieur de Saint-Vincent-lès-Moissac	<i>Histoire de la réunion de la Bretagne à la France, où l'on trouve des anecdotes sur la duchesse Anne, fille de François II, duc de Bretagne</i>	Édition en 1764
Etienne Gaschnard	Principal du collège de Machecoul	<i>Histoire de Bretagne par demandes et réponses</i>	Édition en 1773
Gilles Déric	Chanoine à Dol	<i>Histoire ecclésiastique de la Bretagne</i>	Édition en 1777-1789
Jean-Baptiste Ogée et Pierre Grelier	Ingénieur au département de Nantes et archiviste de Nantes	<i>Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne</i>	Édition en 1778-1780
Sebastien-François Bonnard du Hanlay	Mauriste du couvent de Pirmil-lès-Nantes	<i>Histoire du sol, du commerce et de l'industrie de la province de Bretagne</i>	Projet annoncé en 1788, inachevé